

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

ED. MACMAHON, RÉDACTEUR

MONTRÉAL, MAI 1882.

Prix 50 cents

LA FILLE DU REGIMENT

MONTRÉAL, 28 avril, 1882.

Monsieur le rédacteur,—

Dans une lettre datée du 26 du courant, vous me priez de vous donner mon appréciation, pour votre journal, de la soirée musicale qui a eu lieu le 24 à la salle Queen's Hall. Vous prétendez être mauvais juge, et vous vous déclarez incapable d'aborder la critique. Vous craignez peut-être, avec raison, que l'on vous accuse de ne pas rester juge impartial. L'on me fera sans doute le même reproche, mais je porte trop d'intérêt à votre intéressant et utile journal pour fuir devant la tâche que vous m'imposez.

Je vais donner mon jugement en conscience. Ceux qui penseront que j'ai mal jugé sont libres de le dire. Un savant écrivait un jour au commencement d'une œuvre : "Je me conforme au goût du siècle, qui n'accepte aucun ouvrage s'il n'est assaisonné du sel de la critique. Aussi je me suis permis d'ajouter un jugement au nom de chaque auteur, et d'exprimer mon opinion sur leurs ouvrages. Cependant, qu'on se garde bien d'écrire au bas de cet arrêt : *Bien jugé!* car, nous autres enfants des hommes, nous mettons de faux poids dans nos balances; nous sommes souvent le jouet de l'erreur, et souvent nous ne sommes "éveillés qu'à demi." Je puis en dire autant avant de commencer.

Je suppose que ce n'est pas une appréciation de l'œuvre de Donizetti que vous voulez de moi, des musicographes européens l'ont analysée depuis longtemps; ce que vous désirez, si je comprends bien, c'est une appréciation de l'interprétation. Eh bien, voici mon opinion :

Je trouve on ne peut plus ridicule l'idée de donner toute la partie musicale d'un opéra, sans costumes, sans action, mais avec des chanteurs immobiles, des solistes qui ont un auditoire aussi considérable derrière eux sur la scène que celui que leur formaient les choristes. Un concert opératique ne devrait comprendre que des extraits des belles compositions, et encore faudrait-il apporter de la variété.

Un mot de la salle, et j'entre dans le vif de la question.

Ce n'est pas la première fois, mais bien la dixième, que je remarque le peu de sonorité du Queen's Hall. Au moins vais-je avoir enfin l'occasion de le dire publiquement. Pourquoi les architectes qui donnent les plans des salles de concert n'étudient-ils pas les règles de l'acoustique?

Les voix, étouffées déjà par la défectuosité du local, avaient encore à lutter contre un orchestre—trop fort pour son nombre, et dont les instruments à vent auraient bien pu être mis au même diapason—contre un orchestre placé au beau milieu, c'est-à-dire juste à l'endroit principal de la scène, comme si l'orchestre devait primer les voix.

Les chœurs puissants dominaient; ils ont fait leur devoir. A part quelque hésitation, que j'attribuerais à l'éloignement des parties les unes des autres, le chant des chœurs était bon. Les

dames, surtout les altos, étaient souvent laissées dans l'ombre par les voix puissantes des hommes qui étaient plus nombreux.

Sulpice est un sergent qui conduit tout l'opéra; c'est à lui de faire presque toutes les transitions. Bon nombre sont très difficiles. M. St Pierre n'en a pas manqué une seule; il y allait avec assurance. C'est un joli baryton qui chante avec intelligence. On ne perdait pas un mot de ce qu'il chantait. Les récitatifs sont pour la plupart du temps son partage, or, rien n'est si difficile que bien dire un récitatif.

M. Nap. Beaudry.. pourquoi, lorsqu'on a un joli timbre de ténor, avec une légère teinte de sons gutturaux, que l'on peut corriger, et que l'on n'attaque aisément qu'un *sol*, pourquoi se fatiguer, s'éténuer sur un *la*? Lorsque l'on ne sait pas faire convenablement la transition de la voix de poitrine à la voix de tête, pourquoi vouloir attaquer un *ut*, et faire croire à deux chanteurs? Si l'on se risque, l'on est exposé, comme M. Beaudry, à montrer du doigt la note qui passe en nous échappant.

Il y a quinze ans, Mme Waters était belle femme, et elle chantait bien. Aujourd'hui, des années irréparable outrage lui a enlevé à tout jamais ce qui pouvait faire son orgueil : la beauté de sa voix. Les notes hautes sont criées, les basses sont chantées par un contralto que l'on dirait engagé pour aider le soprano éteint, et la médiate n'est plus qu'un filet de voix.

Elle s'était fait annoncer comme *prima donna*, ni plus ni moins. Quand on se donne un titre si pompeux, l'on a le droit de s'attendre à une critique sérieuse. Exécutons-nous :

Mme Waters a quelques connaissances de l'art du chant. Ce qui manque le plus, c'est la voix. Elle n'est pas non plus certaine de sa mesure, demandez plutôt aux instrumentistes qu'elle a trompés, et au directeur qu'elle a embarrassé plus d'une fois.

En résumé, je regrette que les efforts louables de M. Boucher n'aient pas été couronnés de plus de succès.

Votre, etc.,

CONSCIENCE.

CORRESPONDANCE.

OTTAWA, 12 Mai.

Je crains fort que la présente vous arrive trop tard. J'ai failli vous oublier. Je m'exécute tout de même; vous ferez de mon griffonnage ce que bon vous semblera.

Nous avons eu peu de concerts publics durant le mois d'avril. Pour ma part, je n'ai assisté qu'au concert de Madame Prume, le vingt-sept.

1. Sonate pour violon et piano, par A. Rubenstein. C'est un vrai Allemand que M. Rubenstein et un com-